

La méthode scientifique, la recherche et l'enseignement de la civilisation en Langues Étrangères Appliquées

Matilde Alonso Pérez

▶ **To cite this version:**

Matilde Alonso Pérez. La méthode scientifique, la recherche et l'enseignement de la civilisation en Langues Étrangères Appliquées. Les mots de la santé 2, Presses Universitaires de Lyon, pp.240-252, 2009. halshs-00542165

HAL Id: halshs-00542165
https://shs.hal.science/halshs-00542165

Submitted on 1 Dec 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La méthode scientifique, la recherche et l'enseignement de la civilisation en Langues Étrangères Appliquées[1]

Matilde Alonso[2]

Résumé

Cette contribution montre les faiblesses de l'induction comme moyen de construction et de validation de la connaissance scientifique et met en lumière la nécessité de développer une recherche scientifique fondée sur une approche déductive. Alors que la recherche scientifique est déductive, certaines branches des sciences sociales et humaines privilégient pourtant souvent l'approche inductive.

On part de l'idée que la transmission de savoirs à l'université doit impérativement avoir comme objectif la préparation des étudiants à l'action sociale. Ainsi, la formation LEA, basée sur la connaissance des réalités économiques, sociales, politiques et linguistiques de différents pays et cultures, a pour objectif l'application ultérieure de ces connaissances dans un cadre professionnel.

Cependant, la production de connaissances sur les sociétés cible et la recherche LEA pâtissent d'une approche à faible contenu dans ces domaines spécifiques de la formation. La formation initiale à fort contenu littéraire des enseignants et la pratique historique inductive ne permettent pas d'atteindre tous les objectifs du diplôme.

Mots clés

Recherche scientifique, LEA, Civilisation, Déduction, Induction, Méthodologie, Sciences Sociales et Humaines

1. Introduction

Aujourd'hui, la recherche et la connaissance sont devenues des éléments majeurs pour nos sociétés. En effet, d'un côté, la mondialisation et les technologies de l'information et de la communication donnent lieu à un élargissement des interactions sociales, politiques et économiques ; d'un autre côté, l'augmentation du nombre d'acteurs et l'adaptation d'une multitude de rôles de la part de ces acteurs rendent les interactions de plus en plus complexes. De ce fait, nous avons besoin de connaissances solidement fondées capables d'informer l'action sociale et humaine et de guider correctement l'action publique ainsi que la conduite des affaires privées. Il s'agit notamment des connaissances des autres acteurs auxquels nous sommes confrontés**.**

---

[1] 2009 « La méthode scientifique, la recherche et l'enseignement de la civilisation en Langues Étrangères Appliquées » *Les mots de la santé 2* (ed. Danièle Beltran-Vidal), Presses Universitaires de Lyon, Lyon, pp 240-252.

[2] Université Lyon 2, Matilde.Alonso@univ-lyon2.fr

Par ailleurs, la transmission des connaissances a connu et connaît actuellement d'importants bouleversements. C'est le cas pour les sciences sociales et humaines en général, et pour la formation en Langues Étrangères Appliquées (LEA), en particulier. La réalité actuelle des sociétés qu'un étudiant en LEA doit connaître est devenue tout à fait accessible, grâce aux nouvelles technologies de l'information et de la communication. Cependant, cet avantage peut dissimuler les particularités culturelles gommées par l'harmonisation des comportements qui accompagne la mondialisation.

La recherche constitue la principale source de connaissances dans notre société. Il s'agit d'une caractéristique qui l'oblige à assumer la responsabilité et le devoir d'apporter des solutions aux problèmes actuels de nos sociétés. Chaque filière scientifique bien sûr contribue à apporter des réponses dans le champ de préoccupations qui est le sien car toutes les sciences, et pas seulement les sciences dures, sont de sciences orientées vers l'action. Toutes les sciences ont l'obligation morale d'être au service de l'homme et de la société, soit dans la recherche de solutions aux problèmes énergétiques, au manque d'aquifères, aux maladies, à la disparition de certaines espèces, à la famine et la pauvreté,… soit dans la prise de décisions de mangement, etc.

Cette obligation morale comporte naturellement une exigence de validité des résultats de la recherche. Il s'agit là d'une question qui conduit à s'interroger sur l'adéquation de la méthode scientifique.

Dans les analyses qui concernent la méthode scientifique, deux questions essentielles se posent : celle de l'élaboration de la connaissance et celle de la validation –temporelle- des résultats. Cette dernière question a bénéficié d'une très large attention de la part de la philosophie de la science. Cependant, il s'agit de deux questions qui ne sont ni séparées ni indépendantes. Par ailleurs, les enjeux de notre société nous poussent actuellement à revenir sur certains éléments de la première question, sur la manière de construire la connaissance scientifique, c'est-à-dire sur l'induction et la déduction.

Cette contribution montre les faiblesses de l'induction comme moyen de construction et de validation de la connaissance scientifique et met en lumière la nécessité de développer une recherche scientifique fondée sur une approche déductive. Même si la recherche scientifique est la plupart du temps déductive, certaines branches des sciences sociales et humaines privilégient parfois l'approche inductive avec des conséquences importantes pour la recherche et l'enseignement. En effet, si notre connaissance se construit et acquiert sa validité à partir de leur fondamentaux théoriques, il est naïf de penser que nos étudiants pourront obtenir une connaissance solide des autres sociétés à partir d'une base inductive dépourvus de l'appareil conceptuel où devraient se placer les pièces obtenues de façon inductive. Par ailleurs, les futurs diplômés seront obligées de prendre de décisions sur la base de connaissances acquis d'où l'importance de la discussion sur la méthodologie de la science.

Dans le premier paragraphe de ce travail nous apportons des éléments de réponse à l'utilisation de la méthode inductive (ξ2). Ensuite, nous nous consacrons à l'analyse des principales approches déductives, les programmes de recherche scientifique reçoivent dans cette partie une attention particulière (ξ3). La question du changement des théories (ξ4) fait l'objet du cinquième paragraphe. L'étude de la civilisation en LEA fait objet du dernier paragraphe (ξ5).

2. Inductivisme versus falsificationnisme

1.1 L'inductivisme naïf

Les positivistes ont cherché à montrer que la science légitime est vérifiée, que sa véracité est prouvée, ou peut être considérée comme telle par référence à des énoncés protocolaires, à des données sensibles, accessibles à l'observateur attentif. Néanmoins, les énoncés d'observation sont publics, vérifiables, et très différents de la conception positiviste d'une vérité inaltérable directement révélée à l'observateur grâce à ses sens. Pour les empiristes l'observation est la seule source de connaissances et le seul moyen de valider les connaissances sur le monde. L'induction est considérée l'opération mentale qui consiste à remonter des faits à la loi, de cas données le plus souvent singuliers à une proposition plus générale.

Les exigences irréalistes des positivistes ont pour conséquence que nos théories scientifiques les plus respectées ne sont pas, selon leurs critères, des théories scientifiques car, à leurs yeux, toute proposition non vérifiable n'est que vaine spéculation.

La position inductiviste naïve tient au fait que la science se base sur le principe de l'induction. Mais le principe d'induction, selon Popper (1973, p. 25), peut aisément engendrer des incohérences difficiles à éviter. Le principe d'induction doit être en effet lui-même un énoncé universel. Pour le justifier, nous devrions pratiquer des inférences inductives et pour justifier ces dernières nous devrions assumer un principe inductif d'un ordre supérieur et ainsi de suite. La tentative visant à fonder le principe d'induction sur l'expérience échoue donc, puisque celle-ci doit conduire à une régression à l'infini.

De ce point de vue, si bien les observations interviennent dans l'élaboration de la connaissance, l'observation n'est pas la source de notre connaissance. En tant que scientifiques nous observons, mais la signification que nous donnons au mot observation scientifique est radicalement différente de celle qui lui est donnée par les inductivistes naïfs. La connaissance ne commence jamais à partir de rien, mais toujours à partir d'un certain fond de connaissance qui est tenu pour acquis. Nos sens sont de cette manière imprégnés de théorie, d'où l'impossibilité de reconstituer notre connaissance à partir des observations ou des informations qui entrent dans notre organisme.

D'après Chalmers (1987, p. 71) la raison principale pour laquelle l'inductivisme doit être abandonné tient à ce que, par rapport à d'autres approches concurrentes, plus récentes, il est de moins en moins apte à jeter une lumière nouvelle et intéressante sur la nature de la science. L'existence même de conceptions de la science de plus en plus adéquates, intéressantes et fructueuses, constitue le chef d'accusation le plus grave contre l'inductivisme. En effet, nous procédons par accumulations de connaissances et non pas par enchevêtrement des connaissances. Ainsi, l'accumulation nous oblige à articuler des parties en vue de former un « tout » et toute nouvelle acquisition doit nécessairement rentrer dans cet ensemble. Si une pièce manque d'adéquation cela informe de l'existence de défaillances dans nos connaissances.

Ainsi, la source de nos connaissances serait située dans la déduction plutôt que dans l'induction, et l'exposition de l'approche théorique deviendrait nécessaire dans les travaux scientifiques.

Voilà pourquoi il est impossible de réduire l'acquisition et la transmission des connaissances à des exercices inductifs. Néanmoins les besoins des bases théoriques

fortes et des connaissances fondées sur ces bases vont au-delà de ce que l'on peut penser à partir de la critique à l'inductivisme naïf. La discussion sur le falsificationnisme nous dira pourquoi il faut aller plus loin.

1.2 Le falsificationnisme

Le falsificationnisme admet que l'observation est guidée par la théorie dont elle présuppose l'existence, et il renonce sans problèmes à toute prétention d'établir définitivement la vérité des théories, ou leur vérité probable, à partir des faits d'observation. Il considère les théories comme des conjectures ou des suppositions librement créées par l'esprit, qui s'efforce de résoudre les problèmes posés par les théories précédentes et de décrire de façon appropriée le comportement de certains aspects du monde ou de l'univers. Une fois énoncées, les théories spéculatives doivent être confrontées rigoureusement et impitoyablement à l'observation et à l'expérience. Il faut éliminer les théories incapables de résister aux tests de l'observation ou de l'expérience et les remplacer par d'autres conjectures spéculatives.

Ainsi, la science progresse par essais et erreurs, par conjectures et réfutations. Seules les théories les mieux adaptées survivent. On ne s'autorisera jamais à dire d'une théorie qu'elle est vraie, mais on tendra à affirmer qu'elle est la meilleure disponible, qu'elle dépasse toutes celles qui l'ont précédée. Une théorie n'existe que comme hypothèse Une hypothèse est falsifiable si la logique autorise l'existence d'un énoncé ou d'une série d'énoncés d'observation qui lui sont contradictoires, c'est-à-dire, qui la falsifieraient s'ils se révélaient vrais. Une théorie scientifique est falsifiable justement parce qu'elle émet des assertions définies sur le monde.

Popper reconnaît qu'il faut donner aux théories leur chance de montrer ce qu'elles valent et ne pas les rejeter aux premiers signes de difficulté. Il préconise la nécessité d'un certain dogmatisme, car le fait de céder trop facilement à la critique cache à jamais la force de la théorie utilisée. Le critère poppérien de démarcation entre la science et la non-science peut être scindé en deux parties, l'une logique, l'autre méthodologique. La première reconnaît que, pour autant qu'une théorie a quelque chose d'important à dire sur le monde tel qu'il est, elle doit pouvoir être mise en difficulté ; c'est-à-dire qu'il doit y avoir des moyens de reconnaître que le monde diffère de ce qu'elle prétend. Cependant, la difficulté pour Popper est qu'elle est satisfaite par une grande variété de théories.

3. Les programmes de recherche

Les difficultés liées au critère de falsifiabilité sont précisément celles qui ont été soulignées par Lakatos (1983). Sa méthodologie des programmes de recherche scientifique a été conçue pour relancer la stratégie poppérienne en modifiant le falsificationnisme de Popper et, en particulier, en assouplissant son critère de démarcation. Un programme de recherche important rencontre inévitablement des difficultés, des phénomènes récalcitrants, mais ce n'est pas pour autant qu'il doit être abandonné. Des résultats qui entrent en conflit avec l'énoncé central d'un programme deviennent des anomalies plus que des falsifications. Un programme est scientifique s'il offre des voies à la recherche et si cette recherche mène, au moins occasionnellement, à des réussites, sous la forme de confirmation de nouvelles prédictions. Des anomalies ne deviennent les falsifications d'un programme que lorsque celui-ci est remplacé par un rival plus heureux qui peut expliquer ces anomalies.

Si un programme de recherche explique de manière progressive mieux que son rival, il l'emporte sur lui et ce rival peut être éliminé. À l'intérieur d'un programme de recherche, une théorie ne peut être éliminée que par une autre meilleure dont le contenu empirique excède celui de ses devancières. Et pour qu'une théorie soit remplacée par une autre meilleure, il n'est pas nécessaire que la première soit falsifiée au sens de Popper. Avant qu'une théorie ait été modifiée, on ne peut pas savoir de quelle manière elle a été réfutée car, parmi les modifications les plus intéressantes, certaines sont déterminées par l'heuristique positive du programme de recherche plutôt que par des anomalies[3].

Cependant, à ce niveau, il faut faire mention d'un problème épistémologique majeur des programmes de recherche scientifiques que Lakatos reconnaît lui-même. On est obligé de poser un principe extra-méthodologique pour mettre en rapport, même de façon ténue, le gambit scientifique des acceptations et des rejets pragmatiques d'une part, et la vraisemblance d'autre part. Seul un tel principe peut transformer la science d'un simple jeu en un exercice épistémologique rationnel, ou encore d'un ensemble de gambits sceptiques entrepris d'un cœur léger et poursuivis par divertissement intellectuel en une entreprise faillible et plus sérieuse pour approcher la Vérité à propos de l'Univers.

Pour Chalmers, les chercheurs modifient leurs méthodes et leurs normes quand la pratique leur montre les bénéfices d'un tel changement. Admettre que les normes peuvent changer à la lumière de la pratique scientifique semblerait indiquer que la recherche d'une méthodologie solide, universelle et ahistorique est vaine. Selon Lakatos, de grandes œuvres scientifiques peuvent modifier les normes esthétiques, de grandes découvertes scientifiques peuvent modifier les normes scientifiques.

La science moderne a remplacé la quête utopique de la certitude par l'exigence d'une amélioration ou d'une croissance continue. L'exigence de croissance implique qu'une bonne théorie devrait nous apprendre quelque chose que nous ignorions auparavant. La performance d'une théorie, sa capacité à prédire avec succès des faits nouveaux devient un critère particulièrement significatif. L'accent mis sur la croissance et la prévision de faits nouveaux est une des caractéristiques de la philosophie des sciences de Popper et de Lakatos. L'importance accordée à la croissance des théories et à leur fécondité en termes de prévisions nouvelles est étayée par les considérations suivantes. Premièrement, la connaissance n'est pas construite par des individus isolés. Tout nouvel énoncé doit être évalué en fonction de ce qui est déjà connu ou accepté ; ce qui revient à dire qu'il doit être jugé à l'aune de l'amélioration qu'il représente. La capacité de prédire avec succès des faits nouveaux est certainement un excellent indicateur d'un tel progrès. Deuxièmement, le remplacement, dans la science moderne, de la quête de la certitude par celle de l'amélioration ou de la croissance représente un abaissement des normes que les Anciens s'étaient efforcés de satisfaire. C'est la substitution d'un but réalisable à un but utopique.

Reconnaître le « but réalisable » exige de reconnaître que le changement et la substitution des théories supposent le rapprochement de l'objectif final de la science.

---

[3] Une des difficultés liées au critère de démarcation de Lakatos vient de ce qu'il manque de force normative. Aucun programme de recherche ne peut être rejeté comme étant falsifié parce qu'un heureux aboutissement est peut-être proche ; ainsi, il est possible et justifié de poursuivre un programme qui fonctionne mal jusqu'à ce qu'il soit dépassé par un rival. Qui peut affirmer que de grands succès, de spectaculaires confirmations n'attendent pas de programmes de recherche sociologique ou marxiste, pour citer deux domaines qui n'ont pas les faveurs de Lakatos ? En tant qu'instrument de lutte contre la pseudo-science, sa méthodologie semble bien peu performante.

4. Science et changement scientifique

Le changement et la substitution de théories constituent deux aspects scientifiques traités par Kuhn. Les paradigmes scientifiques sont les découvertes scientifiques universellement reconnues qui, pour un temps, fournissent à un groupe de chercheurs des problèmes type et des solutions. Le terme science normale désigne la recherche fermement accréditée par une ou plusieurs découvertes scientifiques que tel groupe scientifique considère comme suffisantes pour fournir le point de départ à d'autres travaux. Les épisodes extraordinaires au cours desquels se modifient les convictions des spécialistes sont qualifiés de révolutions scientifiques. Cependant, il s'agit de tentatives pour ébranler la tradition, et en même temps, de compléments de l'activité liée à la tradition de toute science normale. Tradition et changement sont donc présents dans la science normale.

Ainsi, au cours du développement de toute science, le premier paradigme admis donne généralement l'impression de rendre compte avec succès de la plupart des observations et expériences facilement accessibles aux spécialistes de cette science. Son développement ultérieur exige donc généralement la construction d'un équipement compliqué, le développement d'un vocabulaire et de techniques, et un affinement des concepts qui les éloigne de plus en plus de leur signification courante et habituelle. Cette professionnalisation conduit, d'une part, à une réduction du champ de vision de l'homme de science et à une résistance considérable aux changements de paradigmes. La science devient alors de plus en plus rigide.

Dans le processus habituel de découverte, la résistance au changement a une utilité : elle empêche que le paradigme soit trop facilement renversé. Ainsi, la résistance garantit que les scientifiques ne seront pas dérangés sans raison et que les anomalies qui aboutissent au changement de paradigmes pénétreront intégralement les connaissances existantes. Le fait même qu'une nouveauté scientifique importante émerge si souvent de façon simultanée de plusieurs laboratoires, prouve, d'une part, la nature fortement traditionnelle de la science normale et, d'autre part, le fait que cette entreprise traditionnelle prépare parfaitement la voie de son propre changement.

Les révolutions scientifiques signifient d'autres problématiques scientifiques, d'autres règles, d'autres notions pour une communauté scientifique donnée. Une révolution scientifique signifie aussi et surtout un changement de langage théorique. Guidés par un nouveau paradigme les scientifiques adoptent de nouveaux instruments et recherchent des nouveaux lieux. En effet, les scientifiques voient, lorsqu'ils regardent, des choses nouvelles et différentes où ils ne voyaient plus rien. Cependant, il ne s'agit pas d'une réinterprétation de données individuelles et stables. D'abord parce que les données ne sont pas stables. Ensuite parce que ce que le scientifique peut mesurer ou travailler sont seulement « des données réunies avec difficulté ». Enfin parce que les données ont changé. On peut affirmer qu'après une révolution, les scientifiques travaillent dans un monde différent avec une taxonomie différente.

Kuhn a raison lorsqu'il affirme que l'acquisition de la connaissance théorique et de la connaissance de la réalité ne sont pas des processus différents, mais deux manifestations d'un même processus qui est l'acquisition d'un langage. Cependant, un langage ne peut pas être conçu comme un répertoire de mots, les uns après les autres accompagné de leur signification. Au contraire, les termes et notions scientifiques s'imprègnent de capacité informative lorsqu'ils se présentent dans leur cadre théorique. Hors ce cadre les termes d'un paradigme sont dépourvus de contenu et des règles d'utilisation adéquates

Ainsi, la transmission de connaissances devra se faire dans le cadre scientifique de chaque secteur. La traduction des termes fondamentaux ne peut pas se substituer à l'utilisation des termes dans leur contexte scientifique, seul moyen d'appréhender les aspects scientifiquement importants. Comme Popper avait souligné, la « tabula rasa » n'existe pas, s'approcher de la réalité suppose faire des choix conscients ou inconscients depuis le début. La sélection découle de notre langage théorique et, ensuite, la richesse de notre analyse dépend autant de la richesse de notre langage théorique.

5. L'étude de la civilisation en LEA

Afin d'apprécier les conséquences de notre analyse sur la pratique pédagogique, il convient tout d'abord de préciser les objectifs de la formation en Langues Étrangères Appliquées.

D'après l'Arrêté du 30 avril 1997 relatif au diplôme d'études universitaires générales Sciences humaines et sociales, aux licences et aux maîtrises du secteur Sciences humaines et sociales, dans l'université française, les formations universitaires de Sciences humaines et sociales sont conçues et organisées, tout d'abord, pour apporter aux étudiants une formation dont les contenus sont en prise directe avec l'évolution des disciplines et exploitent toute la richesse de leurs démarches. L'étude d'une discipline combine les approches théoriques et méthodologiques. Elle met en valeur les applications de cette discipline et ses interactions avec d'autres champs de connaissances. Elle prend en compte les grands problèmes qui la sous-tendent, y compris dans leurs aspects les plus modernes et dans leur développement historique. Elle met l'accent sur l'acquisition de méthodes. Elle comporte l'utilisation de l'outil informatique. Elle développe progressivement une attitude et une pratique de recherche scientifique. Ensuite, les formations doivent permettre de développer le travail personnel (individuel et en équipe), les capacités d'autonomie et l'aptitude à la communication écrite et orale.

Par ailleurs, la licence LEA est un enseignement de la langue non littéraire formant les étudiants à la maîtrise des langues de spécialité et à une bonne pratique de la traduction de documents de nature économique, juridique et technique. La formation vise aussi à donner une connaissance approfondie de la société, de la culture, de l'économie et des institutions des pays dont les langues sont étudiées. La licence LEA repose sur la maîtrise de deux langues étrangères à niveau équivalent. Les étudiants sont formés à la pratique de ces deux langues dans une optique de professionnalisation. C'est ainsi qu'ils reçoivent des enseignements en langue économique aussi bien qu'en civilisation des aires géographiques concernées et qu'en négociation en langue étrangère.

La licence de LEA a pour objectif de construire une double compétence, d'un côté, une compétence linguistique et culturelle transnationale, par la maîtrise de deux langues étrangères, le développement d'une capacité active d'expression, de communication et de négociation en langues étrangères et la connaissance des civilisations et des économies ; d'un autre, une compétence professionnelle, par l'acquisition de connaissances indispensables dans les domaines économique et commercial (économie et finance d'entreprise, commerce international, comptabilité, fiscalité, marketing, techniques de vente), juridique (droit des obligations, des affaires, communautaire, international, du tourisme), par l'initiation aux principaux outils de la communication d'entreprise (publicité, communication interne et externe, informatique), et par un stage en entreprise.

Au-delà des discussions théoriques sur la méthodologie de la science, la civilisation constitue un enseignement spécifique dont l'intérêt pour les étudiants est certain pour cerner les cultures, l'économie et les marchés dans lesquels les futurs diplômés vont devoir évoluer plus tard lorsqu'ils seront dans le marché du travail.

Après notre discussion sur la méthodologie scientifique et en tenant compte des caractéristiques de la formation en LEA, trois éléments s'avèrent essentiels : la connaissance des langues étrangères, la connaissance des aspects importantes des sociétés où ces langues sont parlées et, l'acquisition du langage scientifique et technique qui permettra la connaissance des sociétés cible.

La nature professionnalisante de la formation marque, par ailleurs, les contenus fondamentaux des langages scientifiques nécessaires. L'économie et l'entreprise, le droit et la politique, la communication, sont le noyau dur et ils s'avèrent essentielles. L'orientation sciences sociales de la civilisation ainsi devrait-elle être l'approche prédominante.

Selon les arguments de notre discussion méthodologique, l'acquisition de la connaissance d'une réalité se fait à partir de l'acquisition du langage scientifique. Ainsi, l'étude de l'économie d'une société doit nécessairement passer par les théories d'un paradigme économique puisque seul dans ce cadre, les termes articulés d'une théorie prennent leur sens et leur place.

Cependant, dans la pratique on retrouve souvent un problème majeur. En ce qui concerne la formation de ceux qui assument d'enseigner la civilisation, un premier point qui mérite l'attention est la formation des enseignants qui ont reçu une formation initiale à dominante littéraire et relativement faible dans le domaine de la civilisation et encore plus dans les domaines spécifiques à LEA : économie et gestion, deux des composantes essentielles de la formation « affaires et commerce » qui concentre la plupart des étudiants de la filière. D'après le rapport de Chastagnaret (2007), si bien la formation initiale n'a jamais ignoré la civilisation, et qu'il ne faut pas ignorer la formation continue, il serait irréaliste d'évacuer complètement ce problème puisque l'empreinte littéraire subsiste dans les recherches de civilisation en dépit même des intentions de leurs auteurs.

L'enseignement de la civilisation révèle un des problèmes de la filière LEA puisqu'il souligne l'effort de formation continue que doivent réaliser les enseignants, confrontés à la nécessité d'être performants dans les compétences de langue et dans les contenus d'une civilisation très spécifique. En effet, si dans la filière LCE on reconnaît l'intérêt d'une liaison entre civilisation, histoire et littérature et que l'enseignement se fait souvent avec de supports littéraires à l'aide d'une analyse proprement littéraire, c'est parce que les programmes de civilisation sont souvent choisis de façon à éclairer le programme de littérature (Covo et Fell, 2007) et que la littérature est utilisé comme support dans les cours de civilisation.

En LEA ce décloisonnement ou ouverture vers la littérature et l'histoire, surtout des périodes plus reculées, est mal comprise par les étudiants et crée de la confusion aux étudiants qui attendent un enseignement fondé sur une vision contemporaine des sociétés étudiées et une approche économique. Par nature, la filière LEA est dépourvue d'enseignements littéraires. La civilisation LEA englobe un champ plus vaste que l'histoire et nécessite de se séparer de l'ethnologie, les productions culturelles et artistiques et la nouvelle histoire. A l'inverse, les champs privilégiés pour les études de LEA seraient l'économie, la gestion, la négociation commerciale…

Le contenu de la licence de Langues Étrangères Appliquées comprend des enseignements portant sur « les Institutions publiques et privés et les grands problèmes contemporaines des pays concernés, aspects économiques, sociaux, juridiques, administratifs, culturels ; la culture d'entreprise » [4]. La civilisation recouvre selon cette définition de multiples aspects outre que l'histoire. Cependant, il existe une forte identification entre civilisation et histoire, notamment histoire culturelle et sociale. D'après Guereña (2007), la spécificité de la civilisation et l'apport de la civilisation dans l'hispanisme français peut se traduire par cette notion d'histoire culturelle, voire d'histoire sociale ou de socio-histoire : histoire des fêtes, des femmes, de la sexualité, des mouvements politiques… Les recherches personnelles dans ces domaines civilisationnistes ont rendu nombre d'enseignants familiers de pratiques de type historique.

La formation des enseignants à caractère éminemment littéraire, l'approche historique de la civilisation dans les recherches personnelles continuent à laisser de côté d'autres côtés importants des contenus LEA. C'est pourquoi la question de l'enseignement spécifique de civilisation revêt une ampleur considérable et pose sur la table le problème de recrutement d'enseignants dont la formation initiale serait adaptée à ces exigences qui ne sont pas nouvelles et qui risquent d'empêcher l'épanouissement d'une filière dont sa place est plus que jamais d'actualité avec la globalisation.

[4] Arrêté du 30 avril 1997.

6. Références

Chalmers, Alan (1987), Qu'est-ce que la science ? Popper, Kuhn, Lakatos, Feyerabend, Paris, La Découverte.

Chalmers, Alan F. (1991), *La fabrication de la science*, Paris, La découverte.

Elster, Jon (1983), *El cambio tecnológico. Investigación sobre la racionalidad y la transformación social*, Barcelona, Gedisa, (édition espagnole 1990).

Elster, Jon (1989), *Karl Marx, une interprétation analytique*, Paris, PUF.

Elster, Jon (1990), *Tuercas y tornillos. Una introducción a los conceptos básicos de las ciencias sociales*, Barcelone, Gedisa.

Kuhn, Tomas S. (1987), *¿Qué son las revoluciones científicas? y otros ensayos*, Barcelone, Paidos.

Kuhn, Tomas S. (1994), *La structure des révolutions scientifiques* Paris, Flammarion.

Lakatos, Imre (1983), *La metodología de los programas de investigación*, Madrid, Alianza.

Popper, Karl (1991), *La connaissance objective*, Paris, Aubier.

Popper, Karl (1973), *La logique de la découverte scientifique*, Paris, Payot.

Chastagnaret, Gérard (2007), « Compte-rendu de la commission «Civilisation» », *Cahiers de civilisation espagnole contemporaine*, 1, printemps, http://ccec.revues.org/document112.html

Covo, Jacqueline et Fell, Ève-Marie (2007), « L'enseignement de la civilisation », Cahiers de civilisation espagnole contemporaine, 1, printemps, http://ccec.revues.org/document114.html

Guereña, Jean-Louis (2007), « Civilisationnistes ou historiens ? », Cahiers de civilisation espagnole contemporaine, 1, printemps, http://ccec.revues.org/document117.html